

Lettre de Berlin

Je vous écris de Berlin où je m'ennuie. Pourquoi dépenser tant d'argent et d'énergie, polluer l'atmosphère avec le pétrole de l'avion, pourquoi tant d'effort si c'est pour s'ennuyer au loin. Voltaire, qui avant moi y devint cafardeux, écrivait à son amie: "Pourquoi suis-je au bord de la Sprée alors que je pourrais être près de vous au bord de la Seine". Mais encore avait-il le bon motif de risquer la Bastille. Je vous écris de Berlin, ville colossale. Nul pharaon, dans ses rêves les plus démentiels, n'imagina bâtiments plus démesurés. Ce ne sont que tours, cubes, sphères, spirales, façades en déséquilibres bien calculés, patios couverts de toits de verre, et des rues transformées en autoroutes. Le bon peuple qui a payé pour ce gigantisme vient l'admirer car il faut qu'il sache que l'argent de ses impôts ne sert pas à rien et permet de construire des pyramides pour les pharaons morts. Un rêve de géomètre qui se voulut urbaniste et a transformé des ruines, que traversait un mur, en une capitale qui se veut plus impressionnante que les autres et ferait rire si elle ne faisait pas peur car, d'être trop grands, ces bâtiments n'en paraissent que plus vides et n'avoir à héberger que la mort. C'est la mort qui se promène dans ces salles de réunion surdimensionnées et ces couloirs sans fin, c'est elle qui se promène dans cette ville qu'elle fréquente depuis longtemps.

Il y eut jadis, au bord du Rhin, une petite ville de province. On n'y trouvait ni allées triomphales ni monuments aux batailles gagnées ni généraux statufiés. Entre deux épiceries, un hôtel de ville rococo et des ruelles, où l'on entend des échos de la symphonie rhénane, Adenauer transforma un pays détruit en une des premières puissances économiques du monde. Il le fit modestement, à son aise et prenant son temps, les pieds dans le fleuve, regardant au loin les collines, dans le silence d'une villette, dans ce qui n'était plus un village mais pas encore une ville et surtout pas une capitale, a small town in Germany. On fait beaucoup de choses dans une petite ville, on vit, on gère, on fait des enfants, on recrée un pays, il y prend même parfois l'envie de créer un monstre appelé Berlin.

Pour qui à voyager s'ennuie il reste les musées avec, de Londres à Berlin et de Paris à Madrid, les mêmes madones interchangeable, les mêmes impressionnistes trop roses sous des arbres trop verts dansant avec des filles trop bleues. Il reste la momie d'un Ramsès quelconque qui se demande comment il a échoué dans une aussi triste ville. Amas de chefs d'œuvres dans ces hypermarchés de l'art et l'on en sort avec moins d'émotion que de mal aux pieds. Ne suffit-il pas d'avoir vu un seul Velasquez et un seul Van der Weyden pour en rester ému toute sa vie. Pourquoi cette abondance? Eternels musées peuplés de Matisse et de Rubens arrivés là par hasard et qui se demandent ce qu'ils y font. On voyage pour ne pas bouger et on ne découvre jamais que ce qu'on connaissait déjà.

Faut-il aussi tant de palais pour héberger les fonctionnaires qui gèrent la sécurité sociale, faut-il des ambassades aussi grandiloquentes pour qu'un employé suisse appose des cachets sur des passeports. Berlin, c'est le rêve des fous, le prince électeur qui mesurait ses grenadiers à la toise, Bismarck qui transforma l'Belgique de Goethe en Prusse de Junkers, Guillaume II qui voulait dominer l'Europe et Hitler le monde. Hitler, ombre somnambule qui, même si on le nie, erre encore la nuit au bord du Reichstag, au long des avenues, erre sans fin. Faites attention à ce petit bonhomme en képi, ce n'est pas un douanier, c'est

lui, celui dont on ne parle plus pour oublier qu'il parla au nom de toute une génération, pour nous faire oublier que nous sommes tous coupables sans devoir tous nous suicider dans un bunker.

Laissez passer ce petit caporal, il est dangereux, il est éternel.

* - *